

A dix heures du matin, l'ennemi se trouva en vue. Après avoir pris le temps strictement nécessaire pour établir son camp, il détacha ses colonnes d'attaque, l'une composée d'environ 4,000 hommes avec deux batteries, lancée contre le mamelon de Guadalupe, et une autre petite de 1,000 hommes menaçant notre front. Cette attaque, que je n'avais pas prévue, bien que je connaisse l'audace de l'armée française, m'obligea à changer mon plan de manœuvres et à former un plan de défense. J'ordonnai en conséquence à la brigade Berriozabal d'aller au pas de course renforcer Loreto et Guadalupe, et au régiment de carabiniers à cheval d'occuper la gauche de ces deux mamelons, afin de pouvoir charger dans un moment opportun. Peu après, je détachai le bataillon la Réforme de la brigade Lamadrid et l'envoyai secourir les mamelons qui se trouvaient à chaque instant plus compromis. J'ordonnai encore au bataillon de sapeurs de la même brigade d'aller occuper au plus vite le faubourg situé à la base du mamelon, et il atteignit cette position si à propos qu'il empêcha, par un combat presque corps à corps, le passage d'une colonne qui se dirigeait par là vers la hauteur. Les Français firent trois charges vigoureuses, et aux trois fois ils furent repoussés avec bravoure et dignité; la cavalerie, postée à la gauche de Loreto, saisissant le premier instant favorable, chargea vaillamment, ce qui empêcha l'organisation d'une nouvelle charge (de la part de l'ennemi).

Pendant que le combat du mamelon était le plus engagé, un autre non moins acharné avait lieu dans la plaine de droite qui formait mon front.

Le général Diaz, avec deux régiments de sa brigade, un de celle Lamadrid, le reste de la brigade Alvarez et deux pièces de combat, arrêta et repoussa la colonne ennemie qui, elle aussi, marchait avec beaucoup d'élan

sur nos positions. Elle se replia alors sur la ferme de San-Jose, comme l'avaient fait ceux des siens qui venaient d'être chassés du mamelon et qui, déjà reformés, se préparaient uniquement à la défense en pratiquant des meurtrières dans les murs. Mais je ne pouvais les attaquer, car bien que mis en déroute, ils avaient une force numérique supérieure à la mienne<sup>1</sup>, j'ordonnai donc au général Diaz, qui les poursuivait avec élan et bravoure, de faire halte, et je me bornai à conserver une position menaçante.

Les deux forces belligérantes demeurèrent en vue jusqu'à sept heures du soir, moment où nos ennemis se retirèrent dans leur camp de l'hacienda de los Alamos (les Peupliers); et peu après nous rentrâmes dans notre ligne.

La nuit fut employée à lever le camp, où l'on ramassa beaucoup de morts et de blessés appartenant à l'ennemi, et cette opération dura encore tout le jour suivant. Bien que je ne puisse préciser exactement les pertes (de l'ennemi), j'assure qu'elles dépassèrent 1,000 hommes tués ou blessés<sup>2</sup>, et 8 à 12 prisonniers.

Je crois inutile de vous signaler la belle conduite de mes vaillants compagnons d'armes; le fait glorieux qui vient de se passer prouve assez leur courage et leur entraînement pour suffire à les recommander par lui-même.

L'armée française s'est battue avec beaucoup de bravoure; son général en chef a fait preuve d'incapacité dans l'attaque.

Les armes nationales, citoyen Ministre, se sont couvertes de gloire, et j'en félicite, par votre digne intermédiaire, le premier Magistrat de la République. A cet

1. Cette assertion est inexacte : les Mexicains étaient 12,000, les Français, 6,000 seulement.

2. Zaragoza fait plus que doubler le chiffre réel.



effet, je peux affirmer avec orgueil que l'armée mexicaine n'a pas une seule fois tourné le dos à l'ennemi durant la longue lutte qu'elle a eu à soutenir.

Je dois vous dire en terminant qu'en même temps que je préparais la défense de l'honneur national, il me fallut envoyer les brigades O'Horan et Carbajal combattre les factieux (Marquez et consorts) qui se trouvaient en nombre considérable à Attixio et Matamoros. Cette circonstance a sauvé peut-être l'ennemi étranger d'une déroute complète et a privé le petit corps de l'armée d'Orient d'une victoire qui aurait immortalisé son nom.

Je joins à mon rapport sur la glorieuse journée du 5 mai, les communications respectives des chefs de corps qui y ont pris part.

Liberté et Réforme.

I. ZARAGOZA.

Quartier général à Puebla, le 9 mai 1862.

L'enivrement d'un triomphe inespéré se trahit naïvement dans le rapport de Zaragoza. Dans sa joie, il double le chiffre de l'armée française et celui de ses pertes, tout en diminuant le chiffre de sa propre armée. Erreurs naturelles et même excusables : il s'attendait si peu à vaincre, et on s'y attendait si peu autour de lui qu'il va jusque à « affirmer avec » orgueil que l'armée mexicaine n'a pas une seule » fois tourné le dos à l'ennemi. » On sent qu'il en est encore aussi surpris que joyeux.

Il calomniait l'armée mexicaine. Les soldats mexicains ne sont pas lâches : il suffit qu'ils soient bien conduits et bien dirigés, et alors ils ne manquent ni de courage ni de valeur. Ils devaient les montrer en plus d'une rencontre dans les années qui suivirent.

Le jugement que porte Zaragoza sur le général de Lorencez est sévère ; peut-être est il juste. En tous cas, il n'a pas la portée qu'on pourrait croire. Supposons que le commandant en chef eût pris de meilleures dispositions, supposons qu'il eût réussi dans son attaque et qu'il se fût de vive force emparé de Puebla. La situation en eût-elle été meilleure ? A part le prestige des armes qui aurait grandi au lieu d'être affaibli, on est bien obligé de reconnaître que non. Que serait-il devenu, le petit corps expéditionnaire, perdu dans cette grande ville, éloigné d'Orizaba, plus éloigné encore de Vera-Cruz et impuissant, avec le peu d'hommes qui le composaient, à maintenir ses relations avec la flotte ? Les troupes mexicaines, ralliées à quelque distance, renforcées par les divers corps des généraux libéraux, seraient revenues harceler les vainqueurs d'un jour, et tôt ou tard auraient eu raison d'une poignée d'hommes isolée en pays ennemi.

Il n'y avait plus d'illusions à se faire. Si les troupes françaises n'étaient destinées qu'à servir d'épouvantail aux partisans du gouvernement juariste, et si leur marche jusqu'à Mexico devait rencontrer l'adhésion presque unanime des populations, elles étaient suffisamment nombreuses pour cet office. C'est sur cette donnée que le gouvernement français avait tablé, et c'est avec cette conviction que le général de Lorencez avait marché en avant. Du moment qu'on rencontrait des résistances, il ne s'agissait plus d'une démonstration militaire, mais d'une véritable campagne, et dès lors ce n'était point avec sept mille soldats en tout et pour tout, qu'on pouvait espérer bat-



tre des forces capables de s'élever à plus de soixante mille hommes et soumettre un pays d'une étendue cinq ou six fois supérieure à celle de France.

La vérité éclatait brusquement et les illusions s'en allaient du cœur des plus confiants. Le gouvernement français n'avait jamais su la vérité, ou du moins n'avait pas voulu la voir, ajoutant plus de foi aux dires de son ministre qu'à ceux du général Prim, de l'amiral Jurien de la Gravière et des quelques esprits plus rassés qui cherchèrent à l'éclairer. De son côté, le général de Lorencez avait été encore plus grandement trompé par M. Dubois de Saligny, et l'erreur portait non point seulement sur l'esprit des populations, mais aussi sur la valeur de l'armée mexicaine. Ses espérances, tombant de plus haut, parce qu'il s'était bercé le plus vite et le plus complètement de l'idée d'être « le maître du Mexique, » le plongèrent dans une vive irritation, et, dès le lendemain de sa rentrée à Orizaba, il tint à s'en expliquer avec son corps d'armée, dans l'ordre du jour qu'il lui adressa :

Votre marche sur Mexico a été arrêtée par des obstacles matériels auxquels vous deviez être loin de vous attendre, d'après les renseignements qui nous avaient été donnés ; on nous avait cent fois répété que la ville de Puebla vous appelait de tous ses vœux, et que la population se presserait sur vos pas pour vous couvrir de fleurs.

C'est avec la confiance inspirée par ces assurances trompeuses que nous nous sommes présentés devant Puebla. Cette ville était hérissée de barricades et dominée par une forteresse où les moyens de défense avaient été accumulés. Notre artillerie de campagne était insuf-

fisante pour faire brèche aux murailles ; mais confiants dans votre intrépidité, vous vous êtes, sans hésitation, précipités sur les fortifications défendues par de l'artillerie et par un triple étage de mousqueterie.

Soldats et marins, vous avez, le 5 mai, fait preuve d'un courage héroïque...

Certes le mécontentement du général de Lorencez était justifié, toutefois il n'était point opportun ni habile de l'exprimer si hautement, car il est toujours mauvais de donner à ses ennemis la satisfaction de voir la division régner parmi leurs adversaires ; de plus ces récriminations, qui ne changeaient rien à la situation, avaient le défaut grave de semer dans la petite armée des germes de découragement, au moment où la confiance des soldats à l'égard des chefs était plus que jamais nécessaire.

En effet, les Mexicains, toujours infatués de leur succès de Puebla, malgré leur échec de la Barranca Seca, s'étaient rapprochés d'Orizaba et s'apprétaient à attaquer les Français, avec l'intention de les déloger et de les rejeter à la mer avant qu'ils aient pu recevoir des renforts.

Le général Zaragoza, dont la division avait pris le titre pompeux d'armée d'Orient, arriva le 12 juin à Tecamalucan, distant d'Orizaba d'environ 16 kilomètres. S'imaginant le général de Lorencez et les soldats sous ses ordres complètement démoralisés par l'insuccès de l'expédition, et mis au courant du désaccord qui existait entre lui et M. Dubois de Saligny, il l'invita à évacuer le pays en lui proposant une capitulation :



J'ai des données pour croire que vous et les chefs et officiers de la division de votre commandement avez envoyé à l'Empereur une protestation contre la conduite du ministre Saligny, qui vous a entraînés, en vous trompant, dans une expédition contre un peuple qui jusqu'alors avait été le meilleur ami du peuple français. Cette circonstance et la connaissance de la situation difficile dans laquelle se trouve l'armée française, ainsi que le désir de lui procurer une retraite honorable me décident à vous proposer une capitulation dont la base principale sera l'évacuation du territoire de la République dans un temps convenu.

Je pense que mon gouvernement ne réprouvera pas ce nouvel appel à la paix, car, sans dépasser mes attributions je puis éviter l'effusion du sang des enfants de deux nations que l'erreur et l'intrigue ont seules pu faire considérer comme ennemis, et cette pensée a été celle du cabinet constitutionnel depuis le commencement de l'invasion.

Si l'on n'accepte pas cette offre, faite à la partie des Français qui viennent de bonne foi, j'aurai rempli mon dernier devoir au point de vue de l'humanité, et je procéderai à l'accomplissement des ordres que j'ai reçus, la responsabilité de ce qui pourra survenir pesant dès lors uniquement sur ceux qui se seront obstinés dans une entreprise condamnée par la raison et la justice.

IGNACIO ZARAGOZA.

Cette proposition de Zaragoza ouvrit les yeux du général de Lorencez sur l'imprudencé qu'il avait commise en exprimant publiquement son mécontentement contre M. Dubois de Saligny. Pour un instant, il oublia ses griefs contre le ministre de France, et remit au parlementaire, qui lui avait apporté la lettre

du général mexicain, ces quelques lignes en réponse :

Le général commandant en chef les troupes françaises au Mexique n'étant pas revêtu des pouvoirs politiques par son gouvernement qui les a tous conférés à M. de Saligny, il lui est impossible d'entrer dans la voie des négociations qui lui est proposée par M. le général Zaragoza. Le ministre de France a seul qualité pour recevoir des ouvertures de cette nature.

Le général comte DE LORENCEZ.

Orizaba, le 12 juin 1862.

Menacée par des forces supérieures, la garnison d'Orizaba prépara sa résistance en formant, à l'aide de fossés et de barricades, un réduit au centre de la ville, en protégeant les portes d'entrée par des tranchées. On ne négligea qu'une chose, ce fut d'occuper le sommet du Cerro Borrego, mamelon d'une hauteur d'environ 300 mètres qui domine la ville, et dont la pente est à ce point verticale qu'on avait pu la croire inaccessible pour l'ennemi comme pour les Français. Les contreforts de ce Cerro étaient tellement boisés qu'ils paraissaient impénétrables.

Cependant les troupes mexicaines du général Ortega réussirent à s'y frayer un passage. Grande fut la surprise, lorsque leur présence fut dénoncée, dans la soirée du 13 juin, par une reconnaissance opérée au nord de la ville par le général allié Taboada. Ce pouvait être un danger considérable pour l'armée française : le général de Lorencez résolut, coûte que coûte, d'y obvier, et pour cela donna immédiatement l'ordre de faire occuper le Borrego.



Une compagnie du 99<sup>e</sup> de ligne fut désignée pour ce hardi coup de main. Elle était commandée par un officier du premier mérite, fait capitaine quelques jours auparavant, au combat de la Barranca Seca, M. Détrie.

Nous ne pouvons mieux faire que de lui donner la parole ici, et son rapport est une page d'une simplicité éloquente qui ne fait que mieux ressortir la bravoure et le sang-froid du chef et des soldats. On les appréciera mieux en sachant par avance que l'effectif total de la compagnie ne dépassait point 80 hommes.

Mon commandant, j'ai l'honneur de vous adresser un rapport détaillé sur le combat qui s'est livré pendant la nuit du 13 au 14 juin 1862, sous les murs de la ville d'Orizaba.

Conformément aux ordres que j'avais reçus d'aller occuper la position qui se trouve sur la montagne située sur la droite de la porte de Puebla, je partis d'Orizaba à minuit avec la 3<sup>e</sup> compagnie que j'ai l'honneur de commander; comme cette position pouvait être alors occupée par l'ennemi et sentant, du reste, toute l'importance de la mission qui m'était confiée, je pris les dispositions suivantes :

Lorsque je fus au pied de la montagne, je me fis précéder par deux hommes seulement, et je fis suivre ma compagnie sur un rang, en exigeant, toutefois, le plus grand silence. Arrivé à 30 mètres environ du point dominant, je remplaçai ces deux éclaireurs par quatre hommes commandés par le fourrier. Ils avaient pour mission de marcher déployés, espacés autant que le terrain pouvait le permettre, de se tenir prêts à toutes éventualités et surtout de s'arrêter à quelques mètres du

sommet pour reprendre haleine et conserver toute leur vigueur, afin de mener à bonne fin le rude coup de main que je méditais, et par la promptitude éviter une partie du feu de l'ennemi.

La nuit était sombre et permettait à peine de distinguer un homme à une distance de 3 mètres. Mes tirailleurs purent arriver sur le plateau sans être aperçus, et comme j'y arrivais moi-même avec quelques hommes de la droite de ma compagnie, le fourrier me fit savoir que l'on entendait du bruit dans un fourré, et me fit demander s'il fallait faire feu; ne supposant pas la position occupée par l'ennemi, je défendis de tirer, pensant tout bonnement que certains habitants d'Orizaba avaient fui et s'étaient retirés dans la montagne. Mais à peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils reçurent une forte décharge par laquelle heureusement personne ne fut atteint.

Alors ils se précipitent vivement sur l'ennemi, arrivent sur la crête et engagent le combat.

Voyant la position occupée par mes tirailleurs, je fis mettre les sacs à terre et je me lançai en avant avec le sergent-major Gat et les quelques hommes de la droite de ma compagnie, les autres n'étant pas encore arrivés. Je me trouvai en face d'un ennemi très nombreux, cherchant à reprendre au fourrier Cros une pièce de canon qu'il avait prise avec ses quatre hommes, et sur lesquels trois venaient d'être blessés. Je le mets en fuite, et quelques hommes de la gauche m'ayant rejoint, je pus commander : « En avant! A la baïonnette! » L'ennemi, d'abord démoralisé par une attaque aussi brusque, veut reprendre l'offensive avec des forces très nombreuses, mais Sombret arrive avec les hommes qui ont pu suivre. Voyant alors à peu près mon monde réuni, je me lance de nouveau sur l'ennemi et, bien qu'il défende sa posi-



tion pied à pied, je le fais reculer en le poussant près d'une heure, sans qu'il puisse m'arrêter un instant.

Arrivé au pied de la deuxième montagne et voyant les forces de l'ennemi augmenter au lieu de diminuer, n'ayant plus que quelques hommes sous la main (M. Sombret, le sergent-major, le fourrier, les deux sergents étant blessés), je n'osai pousser plus loin de peur que l'ennemi ne s'aperçût de la faiblesse de mon effectif et qu'il me tournât.

Alors, je fis embusquer les hommes restés disponibles, leur recommandant de tenir la position et de ne reculer sous aucun prétexte ; je pensais bien que le feu avait été entendu et que je ne pouvais tarder à recevoir du renfort. Je restai dans cette position pendant une heure et demie. A trois heures et demie la 2<sup>e</sup> est arrivée et quand je me vis en force, je pris les dispositions suivantes afin de finir et de culbuter définitivement l'ennemi.

Je pris dans la 2<sup>e</sup> le fourrier et le sergent, chacun d'eux commandait dix hommes et devait marcher à quelques mètres au-dessous de la crête supérieure, l'un à droite, l'autre à gauche, de manière à déloger l'ennemi toujours embusqué devant nous, engageant le feu avec lui. La 3<sup>e</sup> et la 2<sup>e</sup> étant disposées, je commandai : « En avant ! A la baïonnette ! » L'ennemi ne put résister à une pareille attaque ; deux fois repoussé, il revient à la charge, se rallie et nous reçoit par un feu terrible ; mais, le voyant culbuté partout, j'engage les hommes à courir dessus à la baïonnette, sans tirer. Mais à l'instant même je reçus une blessure qui ne me permit pas d'aller plus loin. Néanmoins j'étais sûr que la position était à nous...

Comme commentaire, nous n'ajouterons que ceci, c'est que la 2<sup>e</sup> compagnie comptait 70 hommes environ qui, joints aux 80 de la 3<sup>e</sup>, formaient un effectif

total de 150 hommes. Les Mexicains, occupant le Cerro Borrego, étaient plus de 2,000.

L'héroïque action du capitaine Détrie eut le lendemain une grande importance.

Le 14, au matin, Zaragoza, comptant sur l'appui d'Ortega, ouvre le feu sur la partie ouest d'Orizaba. Mais c'est du Cerro Borrego qu'on riposte : Ortega en a donc été délogé ? Les boulets viennent en effet des obusiers dont Détrie s'est emparé la nuit précédente et dont il dirige les coups contre les troupes de Zaragoza. C'est de cette désagréable façon que celui-ci apprend notre succès de la veille, petite surprise qui nous venge un peu de l'échec de Guadalupe.

Déçue dans l'espoir de nous surprendre, « l'armée d'Orient » ne songe plus qu'à la retraite. Elle décampe la nuit suivante et reprend la route de Puebla où, à son tour, elle travaille à se fortifier sérieusement, prévoyant bien que les Français, qui en connaissent le chemin, y reviendront quelque jour.

Le 15 juin, le général Almonte, resté avec le corps expéditionnaire, crut devoir souligner la défaite des généraux juaristes et faire un nouvel appel au pays. Il adressa à ses concitoyens une proclamation dont les termes enflés et redondants présentaient les faits sous un aspect démesurément grossi :

*D. Juan N. Almonte, chef suprême de la Nation,  
à ses concitoyens.*

Mexicains,

Deux grands événements ont eu lieu dans la journée d'hier, aux abords de cette ville. L'armée de Juarez, commandée par les chefs démagogues les plus célèbres



par leurs crimes contre la société, s'est présentée la menace à la bouche, et a eu l'impudence d'envoyer une sommation arrogante au courageux et chevaleresque commandant en chef des forces françaises. La déroute la plus complète infligée par 150 soldats du 99<sup>e</sup> sous les ordres de l'intrépide et honorable capitaine Dètrie, à 4,000 hommes de la fameuse division de Zacatecas, a été la réponse que l'armée de l'Empereur des Français a donnée à ces hordes de vandales, qui la croyaient intimidée. Zaragoza, profitant de l'obscurité de la nuit, a furtivement levé son camp, qu'il avait osé asseoir en face du nôtre, avec le plus arrogant aspect d'hostilité, et aujourd'hui se retire en désordre et précipitamment, poursuivi de près par la cavalerie nationale, et va repasser pour la quatrième fois, avec autant de honte que les précédentes, les Cumbres d'Acultzingo. Les généraux et chefs libéralistes : Gonzales Ortega, le héros de Calpulalpan, Alatorre, Pedraza, Colombes, Alcocer et plusieurs autres, ont trouvé leur humble tombeau sur le mamelon de Borrego.

Cette ville, qui pleine de confiance dans la valeur et l'enthousiasme de l'armée franco-mexicaine qui la garde, a été témoin de la lutte, a pu se convaincre de l'impuissance de ceux qui, dans leur férocité, avaient cru, avec la promesse du pillage de la ville, donner à leurs troupes le courage que ne saurait leur inspirer la cause impie qu'ils défendent.

#### Mexicains,

Le même sort qu'a subi la prétendue illustre et héroïque division de Zacatecas, et qu'avaient auparavant éprouvé à Acultzingo et Barranca Seca, les hordes de Zaragoza et Doblado, est celui qui les attend toutes les fois qu'elles oseront faire face à l'invincible armée fran-

çaise et à l'enthousiaste armée nationale; car celles-ci défendent la cause de l'indépendance et de la nationalité mexicaine, et les autres, celle de la barbarie et du pillage. — Mettez donc toute votre confiance dans l'armée franco-mexicaine et dans votre compatriote

JUAN N. ALMONTE.

Orizaba, le 15 juin 1862.

Cet appel ne produisit aucun effet et la situation restait des plus graves.

Sans la belle et énergique conduite du capitaine de vaisseau Roze, qui commandait à Vera-Cruz, peut-être eussions-nous perdu ce port, et par là tout moyen de communication avec la France. Faisant face à toutes les difficultés, cet officier sut maintenir la petite troupe restée sous ses ordres, malgré les mauvaises nouvelles qui la décourageaient, malgré les fièvres qui la décimaient. Bien plus, il s'efforça de préparer un convoi de vivres, venant ainsi, malgré sa propre détresse, au secours de l'armée.

Il ne fut pas le seul à donner les preuves d'une bravoure et d'un dévouement d'autant plus grands qu'ils s'exerçaient sur un théâtre moins brillant, et l'on ne saurait trop rappeler le rôle important et admirable de la marine pendant toute l'expédition.

A Orizaba, où le général Douai était arrivé dans la première quinzaine de juin, avec trois cents hommes de renfort, juste à temps pour coopérer à la défense de la ville, une certaine sécurité était rendue aux troupes par la retraite de Zaragoza; mais il était fort difficile de se ravitailler, et pour comble de malheur la pénurie d'argent était grande. De plus, Mar-



quez, qui, avec ses soldats, avait enfin rejoint notre armée, ne prétendait point donner un appui désintéressé. Et c'était un crève-cœur pour le payeur en chef d'avoir à satisfaire aux exigences de ces gens, plus bandits que soldats, alors que les nôtres enduraient mille souffrances. Une lettre du général de Lorencez à Ernest Louet, au sujet du fameux Marquez, montre bien à quelles difficultés le service de la Trésorerie avait alors à parer.

Orizaba, le 21 juin 1862.

Monsieur le payeur,

Je vous ai fait demander si vous étiez en mesure de me procurer 4,000 piastres. Il ne s'agit point ici d'obliger ou de désobliger des personnes qui pourraient ne point vous être sympathiques. Je vous engage à mettre toute question personnelle de côté, ainsi que je le fais moi-même. Il s'agit de solder la partie de l'armée de Marquez chargée de protéger nos convois, et je vous dis simplement, que, si vous ne pouvez pas me procurer 4,000 piastres, l'existence de l'armée pourra se trouver compromise.

Recevez... etc.

Général comte DE LORENCEZ.

On ne manquait pas seulement d'argent à Orizaba, on manquait aussi de vivres, car le ravitaillement ne s'opérait, — quand il s'opérait, — qu'avec de très grandes difficultés. Les moyens de transport faisaient défaut, les routes étaient dans un état déplorable, presque tous les ponts avaient été détruits, et, par surcroît, des bandes armées parcouraient la contrée d'Orizaba à Vera-Cruz et attaquaient les convois dont

l'escorte insuffisante ne leur causait point une crainte salutaire. Aussi l'armée souffrait-elle de la disette ; on avait été obligé de réduire de moitié la ration de vin, d'un tiers la ration de pain, et encore avait-on dû substituer une notable proportion de farine de maïs à la farine de blé.

L'état sanitaire ne pouvait être bon dans de pareilles conditions ; le climat, dont l'action malfaisante s'exerçait plus facilement sur des hommes débilités par les privations, faisait de nombreuses victimes.

Heureusement l'esprit militaire, qui restait vivace au cœur de ces Français, empêchait que la petite troupe, perdue dans un immense pays à une si grande distance de la patrie, se laissât aller au découragement. Chefs et soldats supportaient vaillamment ces épreuves, chacun donnant l'exemple de l'abnégation et du devoir.

Plus libre de ses mouvements depuis la retraite d'Ortega, le général de Lorencez prit des mesures pour assurer la sécurité des convois et maintenir ses communications avec Vera-Cruz. Il établit des postes à Cordova, au Chiquihuite, à la Soledad, puis, confiant dans l'endurance de ses soldats qui ne se démentait point, en dépit des privations, des tristesses de la situation et de l'insalubrité du climat, il attendit les nouvelles d'Europe.